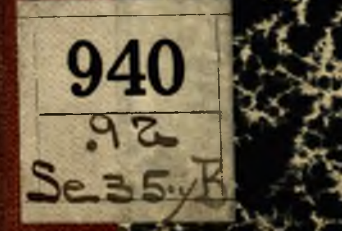
Bernard, Pierre
" " "
A la memoire d'
Alan Seeger et de
ses camarades.




LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA

À LA MÉMOIRE D'

ALAN SEEGER

ET DE SES CAMARADES, LES VOLONTAIRES AMÉRICAINS *MORTS POUR LA FRANCE*



TROIS POËMES D'ALAN SEEGER INSPIRÉS PAR LA GUERRE

A LA MÉMOIRE

DE

ALAN SEEGER

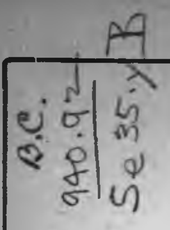
ET DE SES CAMARADES,

LES VOLONTAIRES AMÉRICAINS

MORTS POUR LA FRANCE

□ □ □

Ces trois poèmes ont été lus à la Comédie-Française, au cours de la Matinée du 21 Janvier 1917, par Mme SEGOND WEBER et M. SILVAIN, après que M. RENÉ BESNARD, Sous-Secrétaire d'État à la Guerre, eût rendu hommage ※ ※ à la mémoire des volontaires américains. ※ ※



Alan Seeger était un poète américain qui, bien qu'il fût très jeune, avait déjà écrit des vers admirables (1). Il s'est engagé, dès les premiers jours de la guerre, dans notre Légion étrangère et est mort pour la France pendant l'offensive de la Somme, à l'âge de 28 ans.

Alan Seeger est né à New-York le 22 juin 1888. Son père et sa mère appartiennent à de vieilles familles de la Nouvelle-Angleterre. Ses premières années se passèrent sur les hauteurs de Staten Island, d'où la vue s'étend sur la baie de New-York, et d'où il pouvait contempler, derrière les immenses arches du pont de Brooklyn, la statue gigantesque de la Liberté.

En 1900 ses parents s'installèrent au Mexique, et l'on retrouve dans ses vers le souvenir des paysages tropicaux. Alan Seeger revint deux ans plus tard aux Etats-Unis. A 14 ans, il suit les cours de Hackley School à Tarry Town. Il y contemple encore de nobles spectacles de la nature. L'institution est située sur une colline boisée et domine le cours majestueux de l'Hudson. Les loisirs des vacances le mènent aussi dans la Californie du Sud. En 1906 il entre au Harvard College.

Alan Seeger y mène d'abord une existence contemplative. Il vit au milieu des livres et déclare dans une lettre à sa mère, que son frère aîné sera le chevalier de la famille, et qu'il n'en sera que le clerc. Il traduit Dante, l'Arioste. Dans la revue du collège, il publie quelques vers. Il s'est lié avec des camarades et sort un peu de sa retraite studieuse.

---

(1) Le recueil de ses poèmes vient d'être publié à New-York par Charles Scribner's Sons avec un avant-propos du célèbre critique William Archer.

De 1910 à 1912, il s'ennuie à New-York, ne sachant quelle carrière choisir. Il peut enfin partir pour Paris où il apporte l'ardeur d'un romantique de 1848. Il devient un amant éperdu de la ville et aussi des provinces françaises. Il se sent profondément heureux dans sa petite chambre, près du Musée de Cluny, et dans la compagnie de ses amis du Quartier Latin. Paris lui apparaît comme une cité des Mille et une Nuits. C'est alors qu'il écrit ses *Juvenilia.*

Pendant l'été de 1914, il porte son manuscrit à un éditeur de Londres. Mais il a moins de hâte de se voir imprimer que de visiter le British Museum. Au milieu de juillet, son père a la joie de passer quelques jours avec lui à Cantorbery, où Alan admire avec passion la cathédrale, le cloître, les chants religieux. Son père le quitte le 25 juillet, le jour où prend fin l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie.

Alan Seeger, pour revenir à Paris, passe par Bruges, où il dépose chez un libraire son manuscrit, pensant que ses poèmes seraient, en Belgique, à l'abri de la guerre. Trois semaines plus tard, avec une cinquantaine de ses compatriotes, il s'engage dans la Légion étrangère.

En six semaines, à Toulouse, l'éducation de ces volontaires est faite. Le bataillon gagne, en octobre, le camp de Mailly. A la fin du mois, il est au sud de Reims et prend sa place dans les tranchées. Pendant l'été de 1915, le bataillon va de secteur en secteur et Alan Seeger se félicite de sa nouvelle existence. Il répond vigoureusement, dans une lettre adressée à sa famille, à un article américain qui calomnie la Légion étrangère. Il déclare que l'auteur fut chassé de l'armée française.

En juillet 1915, pendant que son unité est en repos

à Belfort, il a la joie d'obtenir une permission pour Paris. Deux mois plus tard, c'est l'offensive de Champagne, où la Légion étrangère eut une belle part. A ce moment le bruit court aux Etats-Unis qu'Alan a été tué. Il dément joyeusement cette nouvelle. Mais au début de 1916, il tombe malade. Une bronchite aiguë le conduit à l'hôpital. Après une convalescence de deux mois qu'il passe à Biarritz et à Paris, — où il a la joie de retrouver le manuscrit laissé imprudemment à Bruges, — il retourne au feu.

Il espérait venir à Paris, le 30 mai, pour le « Decoration Day », afin de lire l'ode qu'il avait composée pour cette solennité. Mais il reçut trop tard sa permission. D'ailleurs, la tâche de la Légion est rude. A la fin de juin, il note qu'il a supporté sans défaillance une dure étape. L'offensive de la Somme est proche. Le 4 juillet, à 6 heures du soir, la Légion dut nettoyer le village de Belloye en Santerre. Alan Seeger faisait partie du premier groupe d'assaillants. Son escouade fut prise sous le feu de six mitrailleuses allemandes dissimulées dans un chemin creux. Alan tomba frappé de plusieurs blessures. La deuxième vague fut plus heureuse. Alan vit passer les camarades qui allaient s'emparer du village, et sa voix les encouragea. On n'eut pas le temps de visiter, cette nuit-là, le champ de bataille. Le matin on trouva le cadavre d'Alan Seeger.

Il avait souvent dit ou écrit qu'une heure glorieuse vaut une éternité obscure.

Champagne 1914-15

Cette traduction est due au poète André RIVOIRE.

Vous qui rirez demain, dans les fêtes heureuses,
A ce vin pétillant, qui fait le teint vermeil
Et d'un flot si doré remplit les coupes creuses
Qu'on a l'illusion de boire du soleil,

Buvez quelquefois, vous, les promeneurs paisibles
Dont le pas lent s'attarde aux chemins sans danger,
A ceux qui, tombés là, sous des coups invisibles,
Vous ont gardé la terre où l'on peut vendanger.

Dans l'ombre ensevelis, un tertre les rappelle...
D'un peu de cendre obscure et froide recouverts,
Ils dorment au coteau sanglant de La Pompelle,
Au milieu des débris et des trous grands ouverts.

Partout aux champs crayeux, cachés d'herbe fleurie,
Ils dorment, à l'entour de la vieille cité
Dressant sa cathédrale insultée et meurtrie
Par les profanateurs jaloux de la Beauté.

Sous les petites croix qui gardent ceux qui meurent,
Ils dorment... Le canon gronde et tonne là-bas...
Ils dorment... Et, la nuit, maintenant, ils demeurent
Indifférents au bruit incessant des combats.

Tous, par milliers, d'un cœur volontaire et tenace,
Sont tombés bravement, pour que ceux qui viendront,
Libres de toute honte et de toute menace,
Puissent vivre leur vie et porter haut leur front.

Flotte au vent le drapeau !... Le reste est périssable...
Pour que ses trois couleurs puissent se déployer,
Ils ont fait de leur sang un fleuve infranchissable,
De leur poitrine offerte un vivant bouclier !...

Ils le savent : chacun la place où son corps tombe !...
C'est tout... Pas même un nom sur le héros qui dort...
Mais les coquelicots rougiront sur sa tombe,
L'automne y suspendra ses lourdes grappes d'or.

Et les gais vendangeurs, la cueillette venue,
Légers sous le fardeau de leurs hottes d'osier,
Salueront, dans le soir, sa mémoire inconnue
D'un de ces vieux refrains qu'on chante à plein gosier !...

Si je pouvais penser, ah ! si je pouvais croire
Qu'un jour j'aurai ma part de leurs nobles destins,
Que mon sang, près du leur, coulera... Quelle gloire !...
Comme eux, après ma mort, j'aurai place aux festins...

A l'heure où l'on sourit de boire à ce qu'on aime,
Où les yeux sont si clairs qu'ils se sentent briller,
Peut-être un peu de mousse éclose de moi-même,
Viendra joyeusement aux lèvres pétiller.

Qui donc s'attristerait, même quand la mort brise
Le rêve le plus tendre et l'espoir le plus cher,
S'il songe qu'une rose, un parfum dans la brise
Naîtront de ce qui fut, en passant, notre chair ?...

Cette ardeur de Beauté qui reste inassouvie,
La tombe la respecte et la Mort nous permet
Le recommencement d'une nouvelle vie
Qui nous métamorphose en tout ce qu'on aimait...

Qu'ils sont nombreux pourtant, qu'ils ont coûté de
[larmes,
Tous ces jeunes héros si fièrement tombés!...
Leur jeunesse, en sa fleur, les couronnait de charmes,
Et c'est à notre amour qu'ils furent dérobés...

Mais qu'importe les pleurs, les palmes et les gerbes!...
Vous les connaissez mieux, vous, leurs frères lointains,
Compagnons de ces jours atroces et superbes,
Suprêmes confidents de tous ces yeux éteints!...

Plutôt que les honnneurs de la foule empressée,
Ce qu'ils réclament, c'est, aux soirs insoucieux,
Dans le bruit des repas de fête, une pensée
Et l'hommage attendri d'un toast silencieux...

Buvez!... Dans le vin d'or où passe un reflet rose
Laissez plus longuement vos lèvres se poser
En pensant qu'ils sont morts où la grappe est éclose,
Et ce sera pour eux comme un pieux baiser.

J'ai un rendez-vous avec la Mort....

J'ai un rendez-vous avec la Mort
Sur quelque barricade âprement disputée,
Quand le printemps revient avec son ombre frémissante
Et quand l'air est rempli des fleurs du pommier.
J'ai un rendez-vous avec la Mort
Quand le printemps ramène les beaux jours bleus.
Il se peut qu'elle prenne ma main
Et me conduise dans son pays ténébreux
Et ferme mes yeux et éteigne mon souffle.
Il se peut qu'elle passe encore sans m'atteindre.
J'ai un rendez-vous avec la mort
Sur quelque pente d'une colline battue par les balles
Quand le printemps reparaît cette année
Et qu'apparaissent les premières fleurs des prairies.

Dieu sait qu'il vaudrait mieux être au profond
Des oreillers de soie et de duvet parfumé
Où l'Amour palpite dans le plus délicieux sommeil
Pouls contre pouls et souffle contre souffle,
Où les réveils apaisés sont doux.
Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort
A minuit, dans quelque ville en flammes,
Quand le printemps d'un pas léger revient vers le nord [cette année
Et je suis fidèle à ma parole :
Je ne manquerai pas à ce rendez-vous-là.

Amérique et France

En Souvenir des volontaires américains tombés pour la France.

Pour être lu devant les statues de Washington et de Lafayette à Paris, au " Decoration Day ", le 30 Mai 1916.

Composé dans les tranchées, au sud de....

I.

C'est la fête en l'honneur de nos soldats défunts.
Les douces fleurs du mois de mai
De notre nouvelle Angleterre,
Recouvrent la pierre moussue,
Qu'un demi-siècle a faite grise.
Chaque ville a paré ses tombeaux de guirlande...
Cet humble souvenir doit être aussi donné
A ceux d'entre nous qui tombèrent
Loin de la patrie, au delà des mers,
Avec quelle intrépidité !...
Nos guerriers de jadis sont morts
Pour la grandeur de leur pays ;
Mais ceux qui meurent aujourd'hui
Ont accompli pour la terre natale
Un acte dont elle a droit de s'enorgueillir.

Grâce à leur mort leur pays peut railler
Les railleurs cruels qui t'accusent,
Amérique, o libre Amérique
D'être demeurée à l'écart,
Contenue et comme apeurée,
Dans une lutte où se débat,
Amérique, o libre Amérique
L'avenir de la liberté.

II

Oui! Souvenez-vous d'eux quand le printemps renaît...
Car c'est au mois de mai, quand la vie est si douce.
Que, près de Neuville-Saint-Vaast
Et de la crête de Vimy
Où la lutte fut âpre et rude,
Superbes et sans défaillance,
Dans une attaque magnifique
Que nul tir ne put arrêter
Ils bondirent, impétueux
A l'assaut, à l'assaut... Oh! Ce premier assaut
Se déclanchant au renouveau de la nature!
Comme l'air, leurs cœurs étaient frais et printaniers...
Aussi faut-il joncher de branches de lilas
Et des premières roses printanières
Les tombes de ces volontaires
Qui, pour la plus belle des causes,
Se sont élancés, et tombèrent
Un matin de soleil, dans leur jeune printemps.

III

Ils ne cherchaient ni récompense ni louanges,
Ils ne voulaient pas qu'on les distinguât
Des autres combattants à l'uniforme bleu...

Leur orgueil fut d'être confondus avec eux,
Perdus dans leur azur, fixant leur horizon.
Leur orgueil fut de vivre avec eux les grands jours.
Leur orgueil fut de vivre avec eux dans la lutte.
Leur orgueil fut de vivre avec eux dans la mort.
En se donnant à toi, France, ils te rendaient grâce ;
Car en les admettant dans tes rangs glorieux
Tu leur permis de s'élever
Au-dessus de leur existence
Et tu leur donnas cette chance :
Vivre enfin une vie exempte de souillure,
Et tu leur accordas ce don si précieux :
Le privilège d'une belle mort!

IV

Je ne sais si, depuis le début d'une guerre
A laquelle nul peuple noble
Ne peut demeurer étranger,
Je ne sais, mes amis, si nous avons prouvé
Toujours, en toute occasion
La persistance des vertus
Que nous nommons américaines.
Je ne sais si nous avons dit,
Je ne sais si nous avons fait
Toujours, en toute occasion,
Ce qu'il eût fallu dire et faire.
Je ne sais si chacun de nous
Toujours, en toute occasion,
Peut relever la tête et marcher haut le front ;
Je ne sais si nous sommes dignes
Des grands morts que nous vénérons
Au grave jour du souvenir.

Je ne sais si nous sommes loin
Des exemples qu'ils nous laissèrent
Et si nous pouvons voir encore
Les auréoles de leurs ombres.
Mais vous, mais vous, o mes amis,
A qui le bon renom de la patrie est cher,
Si vous craignez pour notre race le déclin,
Si vous pensez qu'elle déchoit,
Que ses muscles sont détendus,
Que moins rouge est son sang que celui qu'ont donné
Nos pères qui luttaient pour notre indépendance,
Si vous ressentez cette angoisse,
Regardez ceux qui sont en France
Et qui se battent pour la France,
Et soyez fiers, soyez joyeux
Et criez : « Que le ciel à présent soit loué!
« Car à l'heure où fut en péril
« La liberté de la France, qui, la première,
« Leva, sur l'Europe et le monde,
« L'étendard de la Liberté,
« Quelques-uns d'entre nous s'élancèrent près d'elle!
« Se rappelant l'antique dette,
« Ils ont suivi la voie où marcha La Fayette,
« Et lorsque la France arrêta
« Les attaques du plus formidable ennemi,
« Les déjoua, les rendit vaines
« Sur le sol rougi par le sang,
« Quand à chaque coup répondait
« Un coup plus furieux encore,
« — Que la bataille gigantesque
« Se déroulât près de la Meuse

« Ou dévastât le Bois Sabot —,
« Dans la tempête des mêlées,
« On entendit la voix des nôtres !
« Aux confins les plus éloignés du dur combat,
« Au point désespéré où s'épuise la charge,
« Quand, depuis bien longtemps, le clairon est tué,
« Quand sur les fils de fer tordus qui s'enchevêtrent,
« Le dernier ralliement sauvage
« Chancelle, s'égrène, s'écrase
« Sous l'averse de fer, le déluge de feu,
« Alors, Dieu soit loué ! notre sang a coulé.
« Quelques gouttes de ce sang brave étaient les nôtres,
« Sang de victimes, sang d'apôtres !
« Dieu soit loué ! »

V

Tendant encor d'une étreinte froide et rigide
Leurs baïonnettes vers la frontière espérée,
Ils gisent là, nos camarades,
Ils gisent là, parmi leurs pairs,
Et pour linceul, ils ont la gloire
Des guerriers tombés noblement.
Ils semblent des grappes farouches,
Pendant d'une treille épineuse ;
Ils semblent l'écume séchée
Sur un rivage de misère ;
Ils semblent des feuilles éparses :
Hier, elles brillaient si vives !
Aujourd'hui elles sont tombées,
Poussière éternellement terne
Sous la lune aux lueurs changeantes...

Et la terre, dans sa divine indifférence,
Poursuit sa route, et de fragiles voix
Veulent déjà se faire entendre,
Et des êtres mesquins s'agitent et grimacent,
Déjà, déjà, pour être vus...
Mais eux demeureront silencieux et calmes,
Loin de toute présence humaine.
Les nuages d'été, les crépuscules d'or,
Les vents froids de la nuit et l'étoile polaire
Seront là, et la pluie aussi, fine ou pesante...
Notre salut profanerait
Leur quiétude élyséenne.
Oui, ce salut viendrait d'une sphère moins noble,
D'un monde où les personnages sont trop petits...
Adieu ! frères, adieu ! Soyez deux fois bénis !
Car votre gloire est double, o cœurs lourds de vaillance :
Vous êtes tombés pour la France
Et votre mort a racheté notre pays !

IMP. H. DIÉVAL, PLACE DES VICTOIRES, PARIS

